



**Publication des chercheurs du C.E.R.A.P.**  
*Université Moderne de Lisbonne*  
Février 2007

Eve Berger – Laboratoire EXPERICE (Paris 13 – Paris 8) – Laboratoire CERAP  
(Université Moderne de Lisbonne)  
Pierre Vermersch – CRNS – GREX

Article paru dans *Expliciter*, n°67, novembre 2006, pp. 51-64. En ligne :  
<http://www.expliciter.net>.

## **Réduction phénoménologique et époque corporelle : Psycho-phénoménologie de la pratique du ‘point d’appui’**

**Eve Berger & Pierre Vermersch**

### **Introduction : la réduction comme pratique incontournable**

En première approche, il paraît évident que parler de phénoménologie ne peut faire l'économie d'aborder la question de la réduction, méthode princeps de la philosophie husserlienne par laquelle peut se modifier mon rapport au monde et à moi-même.

Parler plus précisément de ‘phénoménologie de l'expérience corporelle’ peut dès lors amener à plusieurs croisements possibles avec la question de la réduction : par exemple, on peut s'interroger sur ce que peut être une ‘réduction corporelle’, et quel est son sens ; ou se demander si l'on peut parler d'acte de réduction à propos de certaines pratiques corporelles ; ou encore interroger sa pratique corporelle, si l'on en a une, sous l'angle d'une réduction.

Nous avons choisi pour cette communication de partir d'une pratique corporelle concrète que nous partageons – la somato-psychopédagogie (Bois, 2006 ; Berger, 2006) – dans laquelle la technique du « point d'appui » (que nous définirons plus loin) nous apparaît comme un exemple fort d'époque corporelle.

Notre projet est d'explorer cette technique à la lumière de l'analyse de la réduction phénoménologique telle qu'elle a été menée par Natalie Depraz, Francisco Varela et Pierre Vermersch (Depraz, Varela & Vermersch, 2000 ; Vermersch, 2003), en respectant l'esprit résolument *pragmatique* de cette analyse. En effet, s'il ne manque pas de philosophes historiens de la phénoménologie pour penser le concept de réduction ou le commenter, pour nous la réduction demande plutôt à être comprise dans son statut d'expérience à *réaliser*, menant ainsi nécessairement à une « explicitation renouvelée de la ‘réduction’ en termes de praxis concrète et incarnée » (Depraz, Varela & Vermersch, à paraître, p. 4). Ce faisant, il nous semble respecter à la fois l'esprit husserlien d'une praxis phénoménologique reposant sur

la réalisation et la description d'expériences *effectives*, et nos propres exigences concernant le mode d'exploration psycho-phénoménologique de nos vécus divers, à commencer par celui de la réduction elle-même.

Cette pratique de la réduction comme une attitude, un faire, un exercice concret d'observation attentive du monde (Depraz, 1999) nous interroge notamment dans la pratique de l'auto-explicitation, où toute tentative de mise en évocation suppose de savoir réaliser l'acte réductif de manière autonome, sans l'aide d'un interviewer formé à nous y conduire et à nous permettre de s'y maintenir. Cet exercice, plus solitaire que dans l'entretien d'explicitation, met en lumière de manière cruciale certaines difficultés inhérentes à toute réduction ; ces difficultés, qui ont déjà été évoquées au Grex au cours de ces derniers mois<sup>1</sup>, concernent globalement et de manière simplifiée la difficulté à installer et à maintenir dans le temps les différents actes qui permettent de suspendre un certain type de rapport (à l'objet, au monde, à soi-même) pour sauvegarder l'existence d'un autre rapport, ce dernier faisant exister pour soi le micro-monde spécifique que l'on cherche à explorer et à décrire.

En amont ou au-delà de cet aspect méthodologique propre à l'auto-explicitation et à la démarche psycho-phénoménologique en général, mieux comprendre la réduction nous intéresse aussi dans le cadre d'un chemin personnel de relation à soi, à l'autre, à nos expériences, qui se nourrit d'un vécu plus fin et plus conscient de l'acte réductif.

Dans ce contexte, notre objectif dans cette exploration du point d'appui est double : tout d'abord, si effectuer un point d'appui est bien un exemple parlant de pratique réductive, alors s'y reporter doit permettre de faire ressortir la micro-genèse de la compétence correspondante, et en particulier d'approcher le décalage pouvant exister entre comprendre le processus de la réduction et comprendre comment il peut être appris et exercé, ce qui est très différent. (Vermersch, 2003). Il s'agit donc ici de mettre à jour des aspects de la réduction invisibles en dehors de ce cadre précis d'effectuation. Par ailleurs, cette entreprise peut aussi nous apprendre quelque chose sur d'éventuels modes d'action ou processus, à l'œuvre dans le point d'appui mais que nous n'aurions pas aperçus jusque-là. Notre but n'est donc pas de valoriser une pratique donnée mais de montrer comment l'analyse de sa mise en œuvre, croisée à celle du processus de la réduction, peut nous apprendre quelque chose quant à chacune de ces deux pratiques.

## **De la réduction phénoménologique à l'époque corporelle**

Si l'on peut parler d'« époque corporelle » à propos de certaines pratiques, c'est tout d'abord qu'elles engagent une rupture avec un certain rapport habituel au corps, pour se tourner vers un type d'écoute, d'observation et de ressenti qui ouvre à la constitution d'un univers spécifique, celui-ci ne se donnant en retour que dans ces conditions effectives de réduction. L'existence d'une telle forme d'époque mérite d'être soulignée en tant que condition d'un travail sur soi possible et réussi, dans la mesure où elle permet une écoute renouvelée du corps vivant. Cette écoute spécifique est le préalable incontournable à la saisie et à l'analyse du sens (dans tous les sens du terme) émergeant alors du corps sous différentes formes. Le matériau thérapeutique ou de croissance personnelle est en effet justement fourni dans ce genre de pratique par un rapport au corps *différent*, au minimum plus présent, en tout cas tourné vers autre chose que ce que l'on y perçoit dans un rapport machinal ou tout du moins habituel.

Ce geste réductif premier qui à la fois permet, signe et préside à l'installation même de la relation thérapeutique ou formatrice, appartient en premier lieu au praticien, qui effectue

---

<sup>1</sup> Cf. entre autres « Approche psycho-phénoménologique d'un 'sens se faisant', P. Vermersch, *Expliciter* n° 61, 26-47 ; « Éléments pour une méthode de dessin de vécu », P. Vermersch, *Expliciter* n° 62, 47-57 ; « Le vécu de la visée à vide, se demander, 'effroi', résistances, confiance, dépassement », Collectif GREX, *Expliciter* n° 66, 48-71.

ainsi un geste pour lequel il a été formé et qui participe de son identité professionnelle (*Ibid.*). Mais il peut et doit devenir tout aussi présent chez le patient, le client ou l'apprenant, nécessitant pour cela qu'on invite ce dernier à le réaliser, voire qu'on le forme à savoir le pratiquer de manière autonome.

À un autre niveau, et sur fond de cette réduction première, c'est au cours même d'une séance qu'une époque corporelle est réalisée de manière réitérée et soutenue – peut-être d'ailleurs faudrait-il parler *des* époques corporelles ? – pour maintenir sur une certaine durée le rapport au corps qui va permettre la poursuite de la saisie du matériau perceptif, associatif ou signifiant émergeant de l'expérience. On retrouve ici la structure de base de l'époque, geste à la fois inaugural, continu, définitif et incessant de la réduction, et c'est à ces deux niveaux d'époque, à la fois première et successives, que se déploie toute la diversité des techniques et méthodes existantes. Dans la somato-psychopédagogie, la structure d'une époque corporelle est particulièrement flagrante dans la technique du point d'appui.

## **Point d'appui et réduction**

Le point d'appui est une technique mise au point par le Pr. Danis Bois, fondateur de la fasciathérapie et de la somato-psychopédagogie (Bois, 1984 ; Bois, 1987 ; Bois & Berger, 1990). Ayant pour vocation première de remplacer la manipulation ostéopathique, jugée trop irrespectueuse de la dynamique de santé interne du corps, le point d'appui constitue une résistance constructive qu'un fasciathérapeute ou un somato-psychopédaogogue offre au corps pour solliciter son potentiel d'auto-guérison. Concrètement, proposer un point d'appui consiste, après avoir accompagné la mouvance interne de la matière corporelle jusqu'au bout du voyage ressenti par le thérapeute, à le stopper dans ses paramètres extrêmes. Cet arrêt doit lui-même obéir à une demande profonde du corps, qu'il faut donc savoir capter (Bois & Berger, *op. cit.* ; Courraud, 1999 ; Courraud-Bourhis, 1999). Le point d'appui est donc, en d'autres termes, l'acte manuel par lequel peut être opéré un arrêt doux et circonstancié du « mouvement interne » de mon corps ou du corps d'autrui.

Le mouvement interne est ainsi nommé en référence au fait qu'il apparaît au sujet qui le perçoit sous la forme d'une mouvance présente au-dedans de lui-même, mouvance animant la « matière » constitutive du corps et se manifestant indépendamment de tout mouvement gestuel objectif en cours. Le mouvement interne se donne avec des caractéristiques propres, certaines invariantes, d'autres variables selon les moments et conditions de l'expérience : une forme, des orientations, une amplitude, un rythme, une texture, une résonance en terme d'états émotionnels ou de pensées spontanées, etc. Le point d'appui vise en quelque sorte à offrir un obstacle à sa circulation, obstacle qui va jouer le rôle d'un barrage sur une rivière, c'est-à-dire permettre une accumulation quantitative et qualitative du mouvement interne.

Pour la simplicité de l'exposé, nous en resterons à la description de la structure classique d'un point d'appui, c'est-à-dire la plus couramment rencontrée en pratique, sans entrer dans la multiplicité des différents cas de figure possibles. Le point d'appui peut être réalisé par un sujet sur un autre (par exemple par un somato-psychopédaogogue sur un patient), ou par un sujet sur lui-même, dès lors qu'il a été formé à percevoir le mouvement interne et à poser les actes adéquats. Pour les mêmes raisons de simplicité, nous choisirons comme situation de référence le cas où un praticien pose un point d'appui à un patient.

Pour la suite de notre propos, rappelons maintenant que l'analyse qui nous sert de référence met en évidence dans le processus de la réduction un « cycle de base » constitué de deux étapes : *l'époque* et *l'évidence intuitive* (Depraz et al., 2000). Pour décrire notre vécu du point d'appui, nous nous en tiendrons à ce stade à la première de ces deux étapes, l'époque, dans laquelle sont distinguées trois composantes ou phases : la *suspension*, la *conversion* (ou redirection) *de l'attention* et le *lâcher-prise* ou accueil de l'expérience. Nous retiendrons pour chacune de ces trois phases quelques traits essentiels qui constitueront le fil conducteur de notre analyse.

## Le point d'appui comme suspension

La phase de suspension est la condition première de tout changement du type d'attention envers son propre vécu. Elle se caractérise par un acte de rupture, *d'arrêt*, touchant à la fois le rapport naturel que j'entretiens avec le monde ou avec moi-même et, en conséquence, le flux des activités quotidiennes ou des activités en cours qui sont le support d'un exercice habituel et machinal de l'attention. Dans le cas du point d'appui, quel est le contenu ou la nature spécifique de ce que j'arrête ? Et quelle est la nature de l'arrêt lui-même ?

Essentiellement, l'acte concret que je réalise en tant que thérapeute est que j'empêche que se poursuive la circulation spontanée du mouvement interne. Celui-ci se déroulant physiologiquement sur un cycle de deux allers et retours par minute (un voyage toutes les 15 secondes environ), la première chose que je bloque est donc le retour du trajet que je viens d'accompagner jusqu'au bout. Je ressens clairement sous mes mains l'impulsion de ce retour spontané dans le corps du patient mais je maintiens le point d'appui de manière justement à ce que ce retour ne puisse pas s'effectuer.

Vue sous cet angle, la suspension est ici décrite dans sa dimension d'« inhibition rétro-active », c'est-à-dire d'inhibition de ce qui doit être réduit et qui est déjà là (Vermersch, *op. cit.*). J'arrête quelque chose que je sens commencer à se produire mais dont je ne permets pas la poursuite. Dans cette vision, deux difficultés sont à repérer. La première est que l'inhibition ne peut être effectuée comme décision personnelle que sur la connaissance et la reconnaissance au moment même de ce qui peut et doit être inhibé. Or, le fait d'avoir la connaissance intellectuelle de ce qu'il faut suspendre ne donne pas la compétence à l'identifier en situation. La deuxième difficulté est qu'il faut savoir procéder à une inhibition en tant que telle, ce qui ne va pas de soi et n'a rien de spontané. L'acte et le contenu de l'inhibition sont ici en partie liés : il est probablement plus facile d'inhiber quelque chose que l'on sait repérer, et il est difficile d'imaginer que l'on puisse à sa guise inhiber, suspendre ou mettre entre parenthèses, tout. Dans le cas de la formation à la pratique du point d'appui, la connaissance intellectuelle du contenu de ce qui est à inhiber, à savoir le mouvement interne lui-même, n'est pas dissociée de la connaissance perceptive, sensible, que j'en acquière au fil des mises en situation ; elle se construit en parallèle de cette acquisition. Ce qui facilite donc l'acte de suspension au cours du point d'appui est le caractère *perçu* de manière tangible, sous mes mains, au fur et à mesure que je maintiens le point d'appui, de ce à quoi j'applique l'arrêt. Je suspens un contenu prévu et prévisible, en l'occurrence le mouvement naturel et physiologique des tissus. Et je peux le suspendre parce que je l'ai déjà perçu au moins une fois, parce que ce mouvement a déjà été repéré par moi.

Mais il y a également d'autres choses que je bloque nécessairement, sur un mode légèrement différent : dans la mesure où je vise consciemment une certaine qualité de réaction du mouvement interne pour relâcher le point d'appui (et ce même sans savoir précisément de quoi elle sera faite), je peux reconnaître par contraste tout ce qui se présente, et qui n'est pas de l'ordre de cette qualité, pour l'inhiber : par exemple le mouvement passif et automatique des tissus et des articulations qui accompagne la respiration, ou encore la mise en route par le patient d'un mouvement majeur volontaire dans une direction arbitrairement choisie par lui et qui ne correspond pas à une réalité de mouvement interne. Je n'ai pas nécessairement besoin ici de savoir à l'avance ce que je souhaite inhiber pour le faire : c'est le fait que ce qui se présente ne soit pas ce que je vise, et que je le connaisse et le reconnaisse malgré tout, qui devient l'indicateur que c'est à suspendre.

Ces différentes manifestations intérieures du corps n'épuisent cependant pas encore la totalité de ce qui est mis en suspens dans et par le point d'appui. Le point d'appui est aussi une suspension de ma propre attention, qui doit corrélativement cesser tout mouvement d'accompagnement de ce qui serait extérieur au processus qui se joue dans le champ de ce qui est contenu, concerné, mis en travail par le point d'appui, et d'où va naître la réaction que

j'attends *sans la connaître*. On entre ici dans une conception davantage « proactive » de la suspension (*Ibid.*), qui se joue dans les deux phases suivantes : la conversion de l'attention et le lâcher-prise. Cette conception proactive tente d'ouvrir les dimensions de l'acte suspensif au-delà de ce qui est déjà connu (puisque reconnu) : comment concevoir ce qui, dans l'acte d'inhiber, ouvre à du non connu, à une dimension de création, à un résultat qui est visé sans savoir en quoi il va consister ? Si cette réduction proactive ne semble pas être présente dans l'œuvre de Husserl, en revanche elle est clairement présente chez un philosophe comme Piguet (1975), même si c'est sous une autre appellation.

## **La conversion de l'attention et le lâcher-prise dans le point d'appui**

Dans le cycle de base de la réduction, la phase de conversion de l'attention et la phase de lâcher-prise prolongent et maintiennent la suspension initiale. Elles représentent à elles deux un changement global de l'activité attentionnelle : changement de *direction* pour la première – mon attention se déprend du spectacle du monde pour se tourner vers le monde intérieur constitué de ses propres actes ; changement de *qualité* pour la seconde phase, qui consiste à passer d'un mouvement volontaire d'« aller chercher », à un mouvement beaucoup plus passif d'accueil et d'écoute, de « laisser venir », qui permet d'ouvrir vers le remplissement expérientiel qui suivra.

On rencontre ici deux difficultés pratiques : la première tient au caractère inhabituel d'un mouvement attentionnel tourné davantage vers l'acte de saisie que vers l'objet à saisir, ce dernier étant toujours prédominant car directement et facilement perceptible ; la seconde difficulté consiste à maintenir ensemble un mouvement *actif* d'attention, délibérément tourné et maintenu vers le monde intérieur, et une attente davantage *passive*, face à un remplissement qui n'est pas immédiat. Il y a là un vide temporaire à absorber, un espace et un temps à apprivoiser pour y maintenir de manière féconde une attention présente dirigée vers une révélation possible.

Le point d'appui est également une telle expérience d'un « maintenir ensemble » de deux forces attentionnelles opposées : d'un côté je dois me maintenir volontairement tourné(e) vers le monde intérieur auquel je m'adresse, de l'autre je dois rester ouvert(e) à ce qui peut, doit ou va venir comme manifestation de la vie intérieure, sans savoir quoi, ni préjuger de rien : le point d'appui est aussi *attente*, ouverte, orientée mais non focalisée, de quelque chose qui va venir mais dont je ne sais rien. Certes, je sais qu'il s'agit d'un mouvement interne (la réduction première perdure et me garde au contact du micro-monde qui est celui que je veux observer), mais cela ne définit en rien le lieu d'émergence, la forme, l'orientation, l'amplitude, le niveau de profondeur, la saveur, la résonance... du mouvement interne qui va venir et que je dois attendre.

C'est probablement dans cet aspect que la difficulté de la réduction, quand on s'essaie à la mettre en pratique réellement, est la plus résistante : ce double mouvement attentionnel, à la fois acte et non acte (*je maintiens*, en mettant en œuvre une volonté délibérée de le faire, mon attention tournée vers un micro-monde dans lequel par ailleurs je dois *laisser s'opérer* un acte qui ne dépend pas de moi) est difficile à maintenir, notamment à cause du manque de matérialité de ce maintien qui s'exprime d'autant plus face à ce qui apparaît momentanément comme un vide : à quoi me raccrocher quand je dois attendre sans connaissance de ce que j'attends, continuer à attendre alors même que rien ne vient d'emblée, maintenir mon attention dans une direction sans contenu et sans cesser de toujours renouveler la suspension première ?

La pratique du point d'appui apporte ici une dimension de matérialité intéressante dans la mesure où ce double mouvement attentionnel est soutenu par un double mouvement corporel équivalent, à savoir la « discussion non verbale » qui a lieu, sous les mains du thérapeute et dans le corps du patient, entre le mouvement interne qui s'accumule au point d'appui et l'immobilité contre laquelle il lutte et qu'il tente de dissoudre. L'évolution des réactions toniques qui manifestent cette discussion au sein de la matière du corps est là,

tangible et perceptible, pour 'guider les opérations' de l'intérieur et soutenir l'attention des deux sujets en présence. Dans cette situation, mouvement interne et immobilité sont deux forces opposées qui ne s'annulent pas, ne s'inhibent pas, mais au contraire se potentialisent l'une l'autre sous la forme de la création de quelque chose de nouveau, fruit de leur rencontre. Il ne s'agit pas ici de rentrer dans le détail de ce que cette création peut produire (il y aurait beaucoup à en dire) mais simplement de souligner en quoi la description de ce double mouvement intra-corporel peut éclairer et soutenir son équivalent attentionnel.

Dans l'expérience, ces deux forces opposées ne s'annulent pas, ne s'inhibent pas, parce qu'elles sont maintenues ensemble sous ma conscience ou dans ma conscience qui les relie d'une certaine manière, à la fois en les contenant et en accueillant en moi la tension qui naît de leur rencontre, appelée « tension psychotonique ». Cette tension vient du fait que mouvement interne et immobilité justement ne s'opposent pas mais *tendent* l'un vers l'autre. À travers ce mouvement de 'rejoignement', mon attention a un « lieu » où se poser et un processus clairement perceptible à accompagner : elle est portée par le comblement de cet écart, par le remplissement dynamique de cet espace au fur et à mesure du déroulement du point d'appui.

L'attitude, à la fois manuelle et attentionnelle, qui contient et accompagne ce processus s'appelle en somato-psychopédagogie la « neutralité active » : *neutralité* dans le fait de laisser venir, de ne pas préjuger, de ne pas anticiper, de ne pas tirer et de ne pas pousser, de ne pas faire intervenir ma volonté à travers une décision personnelle qui irait à l'encontre des trajets ou réactions spontanés du mouvement interne ; *active* dans le fait de continuer à maintenir ensemble mouvement et immobilité, de poursuivre ce maintien, de réajuster s'il le faut le point d'appui, de faire les gestes qui sont demandés par l'évolution psychotonique. Active dans le fait de maintenir une volonté de ne pas en avoir.

Si l'on va plus loin dans la description des processus à l'œuvre dans l'expérience, tout se passe comme s'il y avait là un processus paradoxal – deux forces qui 'devraient' être opposées ne le sont pas – suffisamment *prenant* pour que tout ce qui ne relève pas de ce processus reste spontanément en dehors de mon espace de conscience, centré sur la rencontre. Quand je pose ou quand je reçois un point d'appui, je perçois la co-présence des deux forces opposées dans mon corps et dans le corps d'autrui, j'accompagne consciemment l'évolution de leur rencontre, et tout cela réalise des conditions dans lesquelles l'époque *se* fait. J'ai le sentiment que ce n'est plus moi seulement qui réalise l'époque, mais que l'époque *se* réalise aussi, sous la forme d'un processus de ma conscience qui sans effort se maintient dans le double mouvement d'« aller chercher » et de « laisser venir ».

## **En guise de conclusion provisoire...**

Il y aurait beaucoup plus à décrire sur les processus fins de relation dynamique entre ces deux mouvements, tant sur le plan corporel que sur le plan attentionnel, ainsi que sur la manière dont ces deux plans peuvent interagir et se soutenir mutuellement.

Nous n'avons pas abordé ici un aspect pourtant important de la pratique du point d'appui, à savoir le type de soutien verbal mis en œuvre par le praticien en somato-psychopédagogie pour guider son patient ou son élève dans sa présence au point d'appui. En effet, un certain nombre de consignes, verbalisées en lien avec la perception que le praticien a du mouvement interne de son patient à chaque instant, sont là pour soutenir la présence du sujet aux réactions psychotoniques déclenchées par le point d'appui et donc, à travers ces manifestations, à des aspects jusque-là imperçus de lui-même et de ses actes de conscience. L'explicitation du vécu du sujet guidé par ces consignes ouvre la voie à reconnaître, dans la pratique du point d'appui, « cette aptitude, que la réduction découvre en moi, de pouvoir considérer la réalité autrement, qu'il s'agisse des objets ou des faits » (Depraz, *op. cit.*, p. 27) et met en jeu une modification du rapport à soi, à l'autre et à l'environnement qui reste à décrire précisément.

À ce stade de l'exploration, nous pouvons dire que comprendre la réduction comme un point d'appui permet, par la matérialité des perceptions induites au point d'appui, de mesurer la nature de la réduction considérée – si c'est possible – sur un plan 'purement' cognitif. Par ailleurs, notre investigation souligne l'intérêt qu'il peut y avoir à envisager l'époque en tant que geste, reprenant ainsi en quelque sorte 'au pied de la lettre' la terminologie husserlienne. Le parallèle entre geste attentionnel et geste corporel nous suggère une possible communauté d'acte qui peut grandement aider à affiner la pratique de la réduction partout où elle doit être mise en œuvre. Ainsi, le point d'appui, selon notre expérience, constitue une sorte de 'manière de s'y prendre corporellement' qui soutient et donc facilite l'acte de réduction de manière très parlante. Concrètement, opérer une époque par exemple pour entrer en évocation en début de séance d'auto-explicitation, peut se faire sous la forme de se poser à soi-même un point d'appui, acte qui engage une posture autant attentionnelle que corporelle, une suspension à la fois de mon mouvement interne et du mouvement de ma pensée, chacune soutenant l'autre et la bonifiant.

---

**Eve Berger**, consultante du CERAP, professeur visitante du Département de psychopédagogie et sciences de la santé de l'Université Moderne de Lisbonne, coordinatrice des cursus libre de l'UML pour l'école supérieure de somato-psychopédagogie et codirectrice de l'école supérieure de somato-psychopédagogie de Paris, doctorante-chercheuse en sciences de l'éducation Paris VIII, psychomotricienne. Spécialiste de la question du corps dans l'éducation.

*Eve Berger*

**Pierre Vermersch**, psychologue et psychothérapeute de formation, chercheur au CNRS, président et fondateur du GREX groupe de recherche sur l'explicitation. Spécialiste des techniques d'aide à l'explicitation, entretien d'explicitation et auto-explicitation.

*Pierre Vermersch*

## **Bibliographie**

- Bois, D. (2002). *Le sensible et le mouvement*. Paris : Editions point d'appui.
- Bois, D. (2006). *Le moi renouvelé, introduction à la somato-psychopédagogie*. Ivry-sur-Seine : Editions point d'appui.
- Berger, E. (2005). Le corps sensible : quelle place dans la recherche en formation ?. *Revue Pratiques de formation/Analyses, Corps et formation*, n°50, décembre 2005, pp. 51-64.
- Berger, E. (2006). *La somato-psychopédagogie ou comment se former à l'intelligence du corps*. Ivry-sur-Seine : Editions point d'appui.
- Courraud, C. (1999). *Fasciathérapie et sport*. Paris : Editions point d'appui.

- Courraud-Bourhis, H. (1999). *Le sens de l'équilibre*. Paris : Editions Point d'appui.
- Depraz, N. (1999). *Husserl*. Paris : Armand Colin, Coll. Philosophie.
- Depraz, N., Varela, F. & Vermersch, P. (2000). La réduction à l'épreuve de l'expérience, *Etudes phénoménologiques*, pp. 165-184.
- Depraz, N., Varela, F. & Vermersch P. (à paraître). *À l'épreuve de l'expérience, pour une pratique phénoménologique*.
- Gendlin, E. (1997). *Experiencing and the Ceation of Meaning*. Northwestern University Press.
- Vermersch, P. (2003). Psychophénoménologie de la réduction, *Alter* (11), pp. 1-19.

---

**Publication des chercheurs du CERAP**

Université Moderne de Lisbonne  
Trv. da Saude 2.A  
1449-022 LISBOA  
Portugal  
[www.cerap.org](http://www.cerap.org)  
Email : [info@cerap.org](mailto:info@cerap.org)  
Tél : + (351) 21 30 33 456